

XYZ. La revue de la nouvelle



Collectif sous la direction d'André Carpentier, *Dix nouvelles de science-fiction québécoise*, Montréal, Les Quinze éditeur, 1985, 240 p.

Sophie Beaulé

Number 8, Winter 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulé, S. (1986). Review of [Collectif sous la direction d'André Carpentier, *Dix nouvelles de science-fiction québécoise*, Montréal, Les Quinze éditeur, 1985, 240 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (8), 62–66.

fort, un fragile oisillon qu'elles ont tendance à mater, car ils sont demeurés de grands enfants: «on doit permettre aux hommes de jouer dans le carré de sable de leur choix [...] autrement ils pourraient devenir grincheux et refuser de manger leur dîner» (p.16) affirme une femme dans «Quelques épisodes importants dans la vie de ma mère». Dans cette nouvelle, il est également dit que les hommes sont vulnérables et qu'on doit ménager leur extrême sensibilité, en évitant de parler de certaines choses devant eux: «On ne doit rien dire aux hommes qui leur soit trop pénible; les profondeurs insondables de la nature humaine, les réalités physiques et sordides risqueraient de les accabler.» (p. 15).

Ceux-ci sont aimés, malgré tout ce qu'on dit d'eux. Car, jamais elles ne vont jusqu'à plumer ces oiseaux rare (?), et si parfois elles se moquent, elles le font avec une certaine tendresse.

L'Oeuf de Barbe-Bleue serait peut-être dur à gober (j'avoue que sur la douzaine, quelques-uns sont un peu baveux) s'il n'était généreusement assaisonné d'humour. Un humour souvent féroce mais toujours efficace.

Danielle Roger

-
1. Margaret Atwood, *L'Oeuf de Barbe-Bleue* (traduit de l'anglais par Hélène Filion), Montréal, Éd. Libre-Expression, 1985, 208 pages.

Dix nouvelles de science-fiction québécoise

Après avoir présenté au public des recueils de récits policiers, fantastiques et humoristiques, l'anthologiste André Carpentier nous invite à entrer dans le monde de la «réaltérité» ou réalité autre avec *Dix nouvelles de science-fiction québécoise*¹. Pourvu d'un avant-propos, de notices biographiques ainsi que de commentaires sur le genre par les écrivains, le recueil propose les textes de dix auteurs parmi les plus importants du genre. La SF est une des formes littéraires les plus dynamiques

actuellement au Québec. Elle se révèle de fait un univers en ébullition: des revues, un éditeur spécialisé, des publications au pays et à l'étranger, des écrivains jeunes et une relève de qualité. Bref, une littérature «qui se fait»... André Carpentier a réuni des textes qui témoignent des différentes tendances fictionnelles actuelles dans le champ québécois: réflexion sur le pays et le monde contemporain, jeux sur les présupposés idéologiques ou les labyrinthes de l'imaginaire, SF introspective penchée sur

la quête humaine. Le recueil offre ainsi au lecteur des choix esthétiques et des sensibilités diverses. Mais il apparaît aussi assez homogène au niveau de la qualité des imaginaires et de l'écriture.

Dans son introduction, André Carpentier soulève avec pertinence quelques questions à propos de la SF qui, si elles apprendront peu aux amateurs et spécialistes de SF, pourraient susciter l'intérêt du lecteur moins rompu à ce genre. En effet, l'étude de cette forme littéraire pose le problème de la définition générique; les frontières de la science-fiction sont poreuses et embrassent quelques fois le fantastique, par exemple. D'autre part, les tentatives de la définir par la prospective ou ses thèmes récurrents ne peuvent qu'échouer. Selon Carpentier, la SF apparaît en fait comme une distanciation opérée sur le monde contemporain, un genre réaliste où la réalité serait distordue. Elle est un discours équivoque oscillant entre soi et l'Autre, un «présent pulvérisé par le retour d'un boomerang à sa mesure», comme le déclare Marc Provencher.

Carpentier souligne en second lieu l'existence d'un champ science-fictionnel. La SF s'est constituée en institution, c'est-à-dire en un réseau évolutif de structures matérielles modelées selon des normes et ruptures esthétiques érigées par les écrivains et leur public. Elle fonctionne donc comme un champ littéraire autonome au sein de l'appareil littéraire en général. Ici se glisse la

question de la spécificité d'une SF québécoise, coïncée entre les institutions et normes américaines et françaises et marginalisée dans le champ de la littérature. Carpentier se montre optimiste: «cette pression de conformité qui s'exerce sur eux importe peu, hors des processus de production, si la SFQ parvient, dans la contrainte des codes qu'elle accepte, à nous parler. Et, comme je le crois, à bien nous dire. Qu'importe donc cette norme; ce n'est pas par elle que la SFQ trouvera sa qualité et son originalité, mais dans son imaginaire et dans son énonciation, dans son écriture» (p.12).

Les écrivains de SF pratiquent souvent les distorsions spatio-temporelles avec brio, distorsions occasionnant parfois le sourire, mais le plus fréquemment une inquiétante étrangeté. Denis Côté nous invite dans «1534» à revisiter la société québécoise à travers un filtre dystopique ouvertement inspiré du roman d'Orwell: «Emmanuel de Champlain vous regarde'. Un cri monte en moi depuis que j'ai lu 198... Je ne comprends pas, mais je hurle à l'intérieur» (p.71). Le Québec, devenu Nouvelle-Franche, se bat toujours contre les Angleux. Les citoyens sont prisonniers d'une idéologie castratrice, et les quelques marginaux deviennent «peaux-rouges» et subissent la discrimination sociale. Un amour fantasmé naît dans l'esprit de Winston; le rêve sera anéanti par l'oppression même d'un totalitarisme absurde et difficilement vécu. Une nouvelle brève, qui

séduit par sa discrétion et son sourire grinçant.

Jean-Pierre April s'amuse visiblement avec la mort de la littérature dans son «Coma-123, Automatex». L'auteur joue avec ironie et virtuosité sur l'évolution de la littérature et ses fétichisations, le mythe de l'écrivain et une intertextualité explicite. À l'heure de la déconstruction théorique et fictionnelle, de la remise en question de l'écrivain et de l'acte d'écriture, April nous propose une construction idéelle baroque. Malgré une progression hachée et une chute brutale, le texte d'April transporte le lecteur par sa jubilation. Malter discute de littérature avec le docteur en psychiatrie Nina Janotte: le héros écrivain se cherche dans un dédale de fictions agonisantes et se questionne sur sa mort. Il réalise l'existence de son créateur, posant ainsi un double jeu de miroir entre fiction et réalité. «April écrivait à une époque où la littérature se mourait — même si on écrivait comme jamais. Dans les livres, les auteurs se regardaient écrire, ils s'inventaient des vies d'écrivain, ils réinventaient la littérature sur le cadavre de la littérature — palimpsestes, architextes, cannibalisation —, la littérature nourrissant la littérature» (p.40)

Comme son titre l'indique, «Bienvenue dans le monde merveilleux de l'altérité» de Jean Barbe et Marc Provencher nous propose d'entrer encore une fois dans la distorsion de la réalité. La SF se mêle ici avec le récit poli-

cier. Un narcomane est poursuivi par un détective: Victor est un pusher et sa drogue, l'altérité, s'avère contagieuse et dangereuse par son impact sur la réalité matérielle. Les auteurs travaillent avec ironie sur les clichés du policier, des transformations de la réalité sous l'effet de la drogue et les réflexions relevant de la psychanalyse de cuisine. Victor emporte le lecteur dans des dédales fantasmatiques où les greffes d'organes à fleur de peau servent de bijoux, les roses deviennent meurtrières et l'espace le refuge intra-utérin. Si l'idée de base se révélait riche de potentiel fictionnel, son traitement à travers une intrigue mince et prévisible ne rend pas hommage au talent des deux auteurs.

Jean Pettigrew, avec «La vallée des montgolfières», opte pour une science-fiction néo-classique, c'est-à-dire un récit à la ligne narrative claire dont le problème central est développé scientifiquement. L'auteur se montre dans cette nouvelle particulièrement efficace: la thèse se concentre autour des montgolfières, créations que les Modeleurs ont laissé sur Céruse avant l'arrivée des hommes. Esthal et Helmut incarnent les deux positions antagonistes autour des montgolfières meurtrières qui ont entièrement anéanti la ville de New New. Esthal y a perdu son père: elle revendique la destruction des créations étrangères et accuse Helmut de vouloir les protéger. Le récit resserre l'amour et les enjeux politiques jusqu'à l'éclatement de la vérité et

la chute dans la mort. Un récit bien mené, allié à une écriture discrète.

Les enjeux politiques sous-tendent d'autre part la nouvelle «Instant» de Francine Pelletier. Autour d'un attentat terroriste commis lors de la première conférence interplanétaire qui a lieu sur la station spatiale Asterman, Pelletier construit une nouvelle où le récit se fragmente en étapes successives pour révéler la vérité ultime, l'Instant, où l'on découvre que la journaliste venue écrire un compte rendu s'avère en fait une ex-détenue politique manipulée par des terroristes. Un récit à «éclats» tout comme l'existence morcelée de l'héroïne et la structure narrative: «entre mes doigts, les débris du miroir accrochent la lumière et reflètent des fragments de visage. Des éclats de moi (p.117). Pelletier pratique une économie efficace du récit, où l'écriture apparaît à certains moments percutante.

La SF se fait plus intimiste et témoigne de trajectoires individuelles avec Vonarburg, Sernine et Sévigny. Ce dernier nous livre, dans «Gardien de phare», les confidences et les fantasmes d'un détenu chargé de veiller sur la navigation spatiale autour de la Terre. Le moi s'étale à travers rêve et réalité, un moi qui apparaît désespéré sous un humour indifférent et qui masque difficilement la haine de la société et la souffrance de la solitude. La rencontre avec la femme est le seul événement qui puisse tromper la douleur; mais cette rencontre se perd dans les

méandres de la dérive de l'imaginaire. Marc Sévigny joue efficacement sur les registres de la souffrance «amusée» et de l'osmose fantasme/réalité. «Dans l'espace, la chose ne compte plus, ça vient avec le scaphandre. Le paysage y est trop grand, le temps trop négligeable. On appartient à l'univers, si vous voyez ce que je veux dire» (pp.210-211).

Daniel Sernine démontre la même efficacité scripturale et narrative dans «Yadjine et la mort», récit d'amour et de mort. Yadjine est attirée par Marq Folker: désir sexuel, mais aussi curiosité, soif de comprendre les liens privilégiés unissant le pilote de course avec la mort. Les courses automobiles sont devenues des courses en bolides spatiaux, sur différentes planètes et astéroïdes. Les pilotes jouent leur vie à chaque course, tout comme celle des partispectateurs branchés sur leurs cerveaux. Par le biais de son amant passager, Yadjine découvre la flamme de la force vitale, la séduction de la mort: «au bord de l'abîme, à mon tour, j'aurai des entretiens avec elle, elle, l'envoûtante, la captivante, arrogante et sûre d'elle, et je verrai bien ce qu'elle a à me dire» (p.196). La nouvelle de Sernine apparaît donc comme une variation intéressante de la fascination exercée par la mort et ses liens avec l'amour.

Si Yadjine part à la recherche de l'autre, Manou, dans «La maison au bord de la mer» d'Élisabeth Vonarburg, part à la recherche de ses racines particulières et doit

confronter sa mère. Car Manou n'est pas une femme ordinaire mais un artefact, ou sculpture biologique. Vonarburg nous présente dans cette nouvelle un autre épisode de sa série des artefacts et leur difficile quête d'identité. Les décors, problématiques et prémisses idéologiques sont donc esquissés discrètement pour mettre en relief la fragilité de la réconciliation entre l'artefact et sa créatrice. *Le flash back*, l'adresse à un personnage-témoin, le dialogue fragmenté permettent la réalisation de cette nouvelle à saveur délicate.

La quête individuelle se fait collective et objet de voyage pour les héros d'Esther Rochon dans «Le piège à souvenirs». Mais la quête apparaît rapidement illusoire et truquée; pour des raisons tant économiques, politiques que sociales, la ville de Staritt veut attirer à elle les habitants de l'agonisante Vélassi: Manevrin et Thyis sont entraînés malgré eux dans un cercle vicieux où ils sont trompés. À l'espoir de trouver une vie meilleure succède la désillusion d'un voyage absurde, d'une mission absconse — recueillir dans un piège les souvenirs d'autres voyageurs anciens — et d'une vie d'immigrés subissant les diverses facettes de l'oppression. Rochon nous offre une fois de plus un texte d'excellente facture, rappelant quelque peu Ursula K. LeGuin tant par la structure formelle que par l'écriture neutre.

La quête de la voix humaine chez Jean Dion remplace la captive absurde des souvenirs de Rochon.

Dans «Les voix dans la machine», Dion met en place une société post-cataclysmique où les humains, durement touchés par la bombe bactériologique, ont perdu la voix, remplacée par des vocaux métalliques. Seules une cinquantaine de femmes ont pu conserver leurs cordes vocales; elles sont devenues des objets de culte, voix de l'art et du passé de l'humanité. Elles disparaissent cependant peu à peu, succombant à leur fréquentation de la Cuve où renaissent les voix humaines. Dion construit son récit sous la forme d'une enquête et d'une recherche de la vérité à laquelle s'ajoute une intrigue amoureuse; il en découle ainsi une bonne économie narrative et une nouvelle agréable.

«SF: Fantaisie Scientifique, Savoir Fantastique, Fiction Sur-réelle, Sur-Fiction... Entre le nom et l'adjectif, un petit pas de côté mais c'est la bonne distance, en long, en large et en travers, à l'en-droit et à l'envers, et dans toutes les géométries non euclidiennes des univers de l'imaginaire» (E. Vonarburg). Le recueil d'André Carpentier démontre avec éloquence la diversité des géométries de l'imaginaire de la SF québécoise.

Sophie Beaulé

1. Collectif sous la direction d'André Carpentier, *Dix nouvelles de science-fiction québécoise*, Montréal, Les Quinze éditeur, 1985, 240 p.